



Recebido em: 10/06/2020

Aceito em: 29/06/2020

Entrevue avec Lazare Ki-Zerbo¹

Entrevista com Lazare Ki-Zerbo

Doutoranda Mariana Gino²

UFRJ

<http://lattes.cnpq.br/8844935268108668>

Mestranda Ana Hortencia Egito³

CEAP/UFRJ

<http://lattes.cnpq.br/8389947516127114>

1 L'intolérance religieuse est l'un des plus grands défis pour les sociétés contemporaines. Au Brésil, l'intolérance religieuse est le fruit du processus historique et structurel du racisme. Il a atteint principalement les adeptes des religions d'origine africaine. Comment peut-on concevoir des actions et

¹ Universidade de Paris Sorbonne, onde estudou filosofia, vice presidente do Comitê Internacional Joseph Ki-Zerbo para a África e a Diáspora (CIJKAD).

² Teóloga pelo Instituto Teológico Arquidiocesano Santo Antônio (ITASA- Ces/JF e PUC-MINAS) Historiadora pela Universidade Federal de Juiz de Fora(UFJF/MG)Especialista em Ciência da Religião pela Universidade Federal de Juiz de Fora(UFJF/MG)Mestra em História Comparada pela Universidade Federal do Rio de Janeiro(UFRJ/RJ). Doutoranda em em História Comparada pela Universidade Federal do Rio de Janeiro(UFRJ/RJ)Pesquisadora no Laboratório de História das Experiências Religiosas (LHER/UFRJ)Coordenadora da Coordenadoria de Experiências Religiosas Tradicionais Africanas, Afro-Brasileiras, Racismo e Intolerância Religiosa (ERARIR)Pesquisadora nos grupos de estudos Áfricas (UFJF/MG) e Religião e Modernidade (PUC-MINAS). Gestora de projetos no Centro de Articulação de Populações Marginalizadas (CEAP).

³ Bacharel em Relações Internacionais pela Faculdade de Ciências Sociais Aplicadas Ibmecc e mestranda no Programa de Pós-Graduação de Direito da Universidade Federal do Rio de Janeiro. Pesquisadora do Laboratório de História das Experiências Religiosas da Universidade Federal do Rio de Janeiro(LHER/UFRJ). Gestora de projetos no Centro de Articulação de Populações Marginalizadas(CEAP).

des pratiques de coopération entre afro-brésiliens et Africains dans la lutte contre l'intolérance religieuse ?

Lazare Ki-Zerbo- On peut dire que la modernité occidentale, et cela n'est pas tautologique, s'est plus ou moins brutalement opposée à la religion. Les supposées Lumières en France ont été caractérisées par l'anti-cléricalisme de Voltaire ou de Diderot, alors qu'en Allemagne, de Luther à Kant, les choses sont très différentes. De même, avec Erasme en Hollande il n'est pas question de préparer la voie au matérialisme du 19^e siècle. Ceci dit, le poids de la Révolution française a quand même fait de la laïcité républicaine le modèle hégémonique.

Ainsi la modernité occidentale s'est acheminée vers une certaine intolérance structurelle à l'égard de la religion, la sécularisation des sociétés contemporaines. Le mouvement fut particulièrement violent en ce qui concerne les religions trouvées dans les sociétés conquises et colonisées. Le racisme colonial affirmait même que l'on avait à faire à des peuples d'une religion primitive, le paganisme ou l'animisme, intellectuellement inférieur au christianisme. Ainsi, avant d'être lui-même victime des conséquences sociales et culturelles de la révolution industrielle et scientifique issue du rationalisme, l'athéisme, le christianisme a participé à la triple colonialité du pouvoir, du savoir et de l'Être (la majuscule se réfère ici à la transcendance de l'Europe et de l'Européen dans les colonies).

Les religions de matrice africaine, sur le Continent et dans la diaspora, ont donc été effectivement réprimées dans ce contexte – et c'est toujours le cas –, aussi bien par ce que vous appelez l'intolérance religieuse, que par l'intolérance « areligieuse », par exemple d'un certain marxisme, ou du laïcisme républicain que j'ai évoqué.

La démarche destructrice d'un néo-évangélisme pentecôtiste s'inscrit dans la filiation historique du christianisme colonial et de la répression des peuples racisés et mis en esclavages.

C'est tout ce processus, entamé depuis le 15^e siècle que les Africains et les Afro-Brésiliens peuvent étudier et comprendre ensemble, à partir de leurs réalités respectives. Cela donnera un résultat différent de la simple réception des études africaines conçues à partir de l'Europe. Nous avons besoin de développer des programmes communs, des expériences de dialogue. Une figure comme Mae Aninha de Salvador de Bahia mérite un travail de ce genre, avec une participation communautaire, afin de sortir des schémas conventionnels hérités de l'université actuelle.

Ce serait par là-même l'occasion de documenter les résistances communes, disons la dimension de la décolonialité pour employer le lexique actuel, qui n'est pas sans rapport avec l'héritage du panafricanisme mettant en lumière les religions

endogènes. Ainsi la place de l’Égypte, de l’Éthiopie, de l’Ifa et des différents cultes africains, par exemple serait mieux appréhendée de part et d’autre.

L’analyse des formes de violence subie, les témoignages partagés devraient permettre d’ouvrir une nouvelle bibliothèque panafricaine sur la religion, d’autant plus que l’Afrique, assez conformiste est aujourd’hui travaillée par un besoin de décolonisation/décolonialisation religieuse. En témoigne une polémique il y a quelques jours sur une statue d’une paroisserie au Bénin, où l’on voit un St Jean blanc écraser un diable, un pauvre diable dirait-on...noir. Les déclarations de l’évêque de Canterbury sur la légitimité de représenter Jésus noir vont à l’encontre de cette intolérance multiséculaire.

Le parcours exceptionnel d’une figure à la fois académique et de la société civile comme le Professeur Ivanir dos Santos serait également une bonne porte d’entrée pour une collaboration afro-afrobrésilienne, comme envisagée notamment lors de la Conférence des intellectuels d’Afrique et de la diaspora (CIAD) à Salvador de Bahia en 2006.

2 Nous savons que les reliquats de la colonisation politique, sociale et religieuse sont l’un des grands problèmes qui empêchent la construction d’une société vraiment plurielle, diverse et qui valorise les différences géographiques, ethniques et raciales. Quels sont les principaux défis pour la construction d’une société plus humaniste tournée vers la valorisation des droits humains ?

Lazare Ki-Zerbo- C’est une question difficile. Le premier défi, multiforme, c’est la fin de l’époque qui a débuté avec la conquête européenne du monde et ses conséquences funeste : génocides, exploitation capitaliste, productivisme... en un mot le déchaînement d’une violence inouïe contre les humains et la nature. Certes on invoquera la science et la démocratie mais les deux sont aujourd’hui menacées par le « tout-marché », perdant ainsi leur réel potentiel libérateur initial.

Depuis l’assassinat de Georges Floyd le 25 mai 2020, une nouvelle dynamique de cette lutte contre les séquelles négatives de la modernité colonisatrice se manifeste partout dans le monde. On ne peut plus vivre en acceptant qu’un jeune afro-brésilien soit tué toutes les 23 mn. « Black lives matter » doit se renforcer dans ce grand pays.

Différentes mobilisations de différente nature sont nécessaires pour les nouvelles phases de libérations, par exemple l’acceptation de l’idée de réparations du crime contre l’Humanité qu’est la Traite transatlantique. Malgré la résolution du parlement européen le 19 mai dernier, près de 20 ans après la Conférence mondiale contre le racisme et la xénophobie de Durban, le chemin est encore long pour un consensus

sur les réparations. Or la situation des peuples africains dans le monde est le reflet évident de cette effroyable destruction pendant 400 ans.

Le défi intellectuel et moral peut être surmonté compte tenu de la dynamique de résistance en cours, et des apports riches et variés du panafricanisme, des mouvements amérindiens, des philosophies de la libération et décoloniales. L'invention des praxis inclusives, non sectaires, sera plus difficile mais la mobilisation des jeunes donne de l'espoir.

Le second défi c'est précisément les transformations écologique, sociales et politiques urgentes, fondées sur la participation accrue des couches marginalisées elles-mêmes : pauvres, immigrés, étrangers, déplacés; salariés précarisés...

A l'échelle africaine, j'évoquerai en particulier la réalisation des Etats africains unis en moins d'une génération comme nous le proposons au sein du Mouvement fédéraliste panafricain (MFPA).

3 Comment est-il possible de penser un processus de décolonisation en faveur de plus de tolérance entre les religions ?

Lazare Ki-Zerbo- L'Etat doit jouer son rôle, être au service du peuple dans toutes ses composantes. La sphère religieuse ne peut pas coloniser l'Etat ni lui échapper totalement. Au Brésil j'ai l'impression que la transition démocratique n'a pas eu lieu et que le noyau réactionnaire des années 60, déjà opposé à la théologie de la libération, n'a pas fini de régler ses comptes avec celle-ci. Dans le Sahel, l'extrémisme religieux n'est pas pour le moment un phénomène massif. En revanche les Etats ne s'arment pas pour produire de une cohésion sociale assez forte pour résister aux assauts d'un fondamentalisme encore périphérique. L'Etat doit instituer des mécanismes de dialogue avec les représentants des religions pour les amener à adhérer à une politique volontariste de justice sociale et d'équité. Sans cette conscience de la souveraineté, sans cette confiance, c'est le séparatisme et l'impunité. Cela passe aussi par une politique forte en matière d'éducation.

4 En tant que fils du grand historien Joseph Ki-Zerbo, quels sont les principaux points que l'on peut observer de son héritage, notamment concernant les réflexions relatives à la construction d'une narration critique à propos de l'Histoire de l'Afrique qui soient une alternative au regard eurocentré sur le continent africains et sa diversité culturelle ?

Lazare Ki-Zerbo- La filiation n'est pas suffisante bien sûr. J'ai collaboré avec mon père au Centre d'Etudes pour le Développement Africain (CEDA) de 1994 à 2004 et suis engagé depuis une trentaine d'années dans le mouvement panafricaniste auquel lui-même avait participé aux cotés de Sékou Touré ou Kwame N'Krumah.

Le fait d'avoir effectué des études poussées de philosophie, certes européenne, m'a également permis d'aborder son œuvre comme une partie de ce qu'il faut appeler la galaxie des intellectuels africains anticolonialistes, tiers-mondistes.

Avec l'Histoire générale de l'Afrique, Joseph Ki-Zerbo a contribué à faire des historiens africains, après les écrivains de la négritude, une deuxième vague anti-hégémonique parce qu'elle a forgé les outils propres à l'historiographie africaine, notamment la tradition orale, l'interdisciplinarité, le lien avec le panafricanisme, autrement dit la libération de l'Afrique et de ses peuples, l'importance de la longue durée. Cela a grandement contribué à restaurer symboliquement la dignité de l'Afrique et de l'Homme noir à travers son passé et l'actualité de sa créativité intellectuelle. Le mythe d'une Afrique sans histoire était terrassé.

Dans Histoire de l'Afrique noire, il montre à la fois la diversité et la proximité des expériences historiques africaines. En portant l'échelle historique en Afrique au niveau de l'émergence de l'Homme comme espèce (hominisation), il pulvérise le carcan d'une Afrique rivée à la préhistoire avec le phénomène incomparable de la verticalité, de la séparation avec les autres animaux.

Je crois que ce qu'il dira ensuite, très proche de André Leroi-Gourhan, sur la technologie et l'art au paléolithique et au néolithique (avec des intuitions importantes sur le cinéma) mérite qu'on s'y intéresse davantage car les dernières recherches donnent une importance particulière à la cognition. Celle-ci joue un rôle important dans sa théorie du développement endogène puisque « développement n'est pas clés en tête mais clés en mains ».

Lorsqu'il utilise l'image d'une mangue et de son noyau pour caractériser la décentralisation de l'empire du Mali, il souligne l'importance de la pédagogie en montrant que les catégories analytiques sophistiquées, utilisées par la science historique académique et conventionnelle peuvent, comme dans la philosophie, être remplacée par des illustrations vivantes.

Autrement dit, l'art du récit, et donc de la parole, cher au malien Amadou Hampâté Bâ, ne devait pas se perdre dans l'historiographie contemporaine.

Je trouve que de ce point de vue, l'égo-histoire de Ivanir dos Santos (Marchar Não é Canminhar), mais aussi, entre autres exemples, chez le professeur Hilary Beckle ou la professeure africaine-américaine Carol Anderson, ont préservé cette qualité rhétorique

A noter enfin que le travail exceptionnel du philosophe Salim Abdelmajid, dans sa thèse de doctorat sur Le concept d'Afrique (2015) aborde avec brio l'apport historiographique de Joseph Ki-Zerbo .